

BIBLIOGRAPHIE

MÉDITATIONS CHRÉTIENNES SUR DIVERS TEXTES DE L'ÉCRITURE SAİNTE, par feu Messire AMAURY GOUYON, marquis de la Moussaye, comte de Quintin et de Plouër, etc., MDCLXVI. Volume in-4° de 203 pages, remarquablement bien imprimé, sans désignation du lieu de l'impression.

Voici un livre qui peut passer pour inédit, car, selon toute vraisemblance, nous possédons un des rares exemplaires qui ont été tirés. L'auteur est un protestant fort peu connu, mais bien digne de l'être; il n'avait composé ces *Méditations* que pour son usage personnel et ne les destinait probablement pas à être publiées. C'est sa veuve qui, « pour se consoler en quelque façon (lisons-nous dans la préface), désira, comme la reine Artémise, dresser quelque mausolée à l'honneur de celui qu'elle avait aimé plus que son âme. » Seulement, son intention n'était point de dresser ce mausolée pour tout le monde. Bien au contraire, « Madame la marquise de la Moussaye, ajoute l'auteur de la préface, a fait imprimer quelques exemplaires de ces *Méditations chrétiennes*, qu'elle a réservés par devers elle pour en faire présent à Messieurs ses parens, et pour en donner à ses amis et à ses serviteurs. » Ce fut sans doute ainsi qu'un exemplaire du livre entra dans la bibliothèque où nous avons eu la bonne fortune de le rencontrer, bonne fortune que nous sommes heureux de faire partager dans une certaine mesure aux lecteurs du *Bulletin*.

La préface des *Méditations chrétiennes* n'est pas une biographie du comte de Quintin, mais un simple hommage rendu à sa piété et à sa vertu. Pour rester fidèle à la religion réformée, dont il avait fait profession dès l'enfance, il méprisa, paraît-il, tous les honneurs, jusque-là qu'il eut le courage de renoncer à une lieutenance du roi ainsi qu'à un commandement considérable dans sa province déjà acheté par lui et payé de ses deniers.

Malgré de telles preuves de persévérante fidélité, il se trouva cependant des gens assez naïfs pour s'imaginer que ce qu'il n'avait

fait ni au début ni au milieu de sa vie, il le ferait à la fin. Aussi reçut-il, durant sa dernière maladie, une visite des Carmes de sa ville de Quintin dans le but de tenter de le convertir ; et, bien qu'il les eût repoussés avec vigueur, deux ou trois jours avant sa mort le grand vicaire et le sénéchal royal de Saint-Brieu avec le doyen de Quintin et plusieurs prêtres et bourgeois de la ville se présentèrent à lui à leur tour et lui demandèrent : « Hé bien, Monsieur, ne voulez-vous pas abjurer en ces derniers momens la religion que vous avez si longtemps professée et embrasser la catholique ? » A cette demande, il fit une réponse que nous devons rapporter en entier comme dénotant un cœur qui brûlait de zèle pour la gloire de Dieu et qui n'appartenait déjà plus, pour ainsi dire, à la terre : « Ce brave seigneur estoit alors dans un grand frisson, dit l'auteur de la préface ; mais, avec la même présence d'esprit qui lui estoit ordinaire, il leur repartit sur le champ « qu'il n'estoit pas si malheureux « que d'en avoir seulement la pensée, et qu'il n'avoit pas vogué « soixante-trois ans avec tant de constance et parmi tant d'orages « dont il avait esté battu pour faire naufrage au port ; qu'il vouloit « mourir dans la foi dans laquelle il avoit vécu, et que si l'on croyoit « qu'il fust dans d'autres sentimens, l'on se trompoit infiniment. « Mais qu'il espéroit qu'on se détromperoit quand on verroit après « sa mort quelques écrits qu'il avoit faits pour sa consolation particulière, et pour faire paroître le zèle qu'il avoit toujours eu pour « la Religion Réformée. »

Ces écrits, dont il nous reste à donner quelque idée, sont au nombre de dix-huit, si l'on compte, outre les méditations, les prières, les stances, les sonnets et les paraphrases en vers ; car Messire Amaury Gouyon était poète, ainsi qu'il sera facile d'en juger par les citations que nous nous proposons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Comme le titre l'indique, ce livre renferme des méditations chrétiennes ; ce ne sont donc ni des sermons proprement dits, ni des homélies : on y chercherait en vain soit des mouvements oratoires, soit un plan bien déterminé. Ce n'est pas que les idées ne soient grandes et belles ; mais elles sont exprimées dans un style fort simple. Ce n'est pas non plus que les textes ne soient très-bien compris et très-bien développés ; au contraire, l'on sent que l'auteur est un homme profondément versé dans les Ecritures et croyant de cœur à la justification par la foi en Christ. Mais il s'embarrasse peu des règles de la rhétorique, et il épanche librement son âme toute pleine de l'amour divin. Cette absence de divisions systématiques est d'au-

tant plus remarquable à une époque où les prédicateurs se croyaient toujours obligés de diviser et de subdiviser leurs sermons à l'infini, en ayant soin de marquer le commencement et la fin de chacune de leurs divisions. Rien de pareil chez l'auteur des *Méditations chrétiennes* : moins préoccupé de la forme que du fond, il ne paraît songer à autre chose qu'à extraire de l'Écriture les pensées morales et religieuses les plus consolantes et les plus édifiantes. Citons-en quelques exemples :

A la page 37, nous lisons ces paroles :

« Admirable et du tout miraculeux changement de notre condition ! Naguères, par la méditation de l'infirmité de notre nature, nous estions proches du désespoir ; car l'homme est comme l'herbe,

Verte au matin avec sa belle fleur,
Séchée au soir, sans force ny couleur.

« Et maintenant, nous étant humiliés devant notre Dieu et ayant imploré son secours, nous trouvons non-seulement des consolations grandes pour nos maux présents, mais des joies solides et assurées en l'espérance certaine des biens réservés à ceux qui s'approchent de Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. »

Dans une autre méditation qui roule sur la fragilité de la vie et le fondement des espérances chrétiennes, nous trouvons ce beau passage :

« Le monde passe comme un torrent furieux qui nous entraîne et nous fait perdre terre, et nous jette tantôt sur les sablons, tantôt sur des rochers, tantôt dans des gouffres tournoyants..... Peu de gens atteignent la vieillesse,

Qui n'est que travail, que faiblesse,
Et les morts au tombeau sont beaucoup plus heureux.

.
La vie est proche de la mort.
Lors qu'on la croit plus assurée,
C'est une toile d'araignée,
Qui se file avec pêne, et se romt sans éfort.

« En cette sérieuse méditation, il n'y a ni consolation ni joie que celle de cette voix céleste qui nous dit : « Le monde passe et sa convoitise ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. »

Nous voudrions pouvoir multiplier les citations, mais il faut nous

restreindre. Résumons notre impression : nous ne sommes pas surpris que la veuve du marquis de la Moussaye ait cherché dans ce livre des consolations, car elles y abondent. Ces méditations sont de celles que l'on ne rencontre plus guère de nos jours ; elles élèvent l'âme en lui donnant de sérieuses et saintes pensées et en lui apprenant à aimer la Parole de Dieu. Le volume se termine par une fort belle paraphrase en vers du chapitre XXVIII du livre de Job, dont nous ne pouvons résister au désir de citer encore quelques fragments :

On fond l'or et l'argent ; on en trouve la mine :

L'homme laborieux

Les arrache de là, les polit, les raffine,

Pour éblouir les yeus.

Il tire aussi le fer des veines de la terre,

Par un éfort puissant,

Et change des cailloux la pesante matière,

En airain résonnant.

Le Seigneur a borné les plus secrètes choses,

Et sans faire d'éfort,

Il sonde jusqu'au fond des ténèbres encloses

En l'ombre de la mort.

.....
Dieu change les rochers qui menaçaient les nues

En des antres afreus.

Il brise les cailloux, aplanit les montagnes,

Et tarit les ruisseaux ;

Son œil va pénétrant les bois et les campagnes,

Et la terre et les eaus.

.....
Mais où trouvera-t-on la sainte sapience

Qui dessille les yeus ?

Pourrait-on découvrir où cette intelligence

Tient son rang glorieus ?

L'homme n'en connaît point la valeur infinie,

Avec tout son savoir.

Et son céleste prix dans la terrestre vie

Ne se peut concevoir.

.....
Dieu seul nous peut montrer sa charmante demeure,

Il la voit de ses yeus.

Ses yeus pénètrent tout. Il voit tout, à toute heure,

En terre et dans les Cieus.

Lors qu'il pesoit les vens, qu'il formoit le tonnerre,

Qu'il mesuroit les eaux,
 Qu'il allumoit au ciel, pour éclairer la terre,
 Des superbes flambeaux,
 Alors il la connut, la vit, la trouva belle,
 La sonda jusqu'au fond.
 Lors il la couronna d'une grâce immortelle,
 Et d'un bonheur profond.
 Puis il dit aux mortels : « Ecoutez cet oracle,
 Gravez-le dans vos cœurs !
 C'est un préservatif qui guérit par miracle
 Du vice et des erreurs. »

La crainte du Seigneur est la sapience,
 Et se détourner du mal est l'intelligence.

Un tel poëme et de telles méditations témoignent certainement d'une piété fervente, en même temps que d'un talent littéraire distingué. A ce double titre, le comte de Quintin mérite donc d'être étudié de près, surtout à notre époque de scepticisme et d'incrédulité. Il est bon de se retremper au contact de ces grands chrétiens qui appartiennent à un passé si glorieux pour l'Eglise réformée de France, mais déjà, hélas ! si loin de nous. Il faut cependant l'espérer, ce passé aura un avenir.

LÉON STAFFER.

LES PASTEURS DE L'ÉGLISE D'AIGUES-MORTES

(1560-1684)

Dans la savante notice sur la tour de Constance, qui, lors de notre dernière Assemblée générale, a si vivement intéressé tous les assistants, M. le pasteur Frossard indique *Jean Bancelin* comme étant, d'après la *France protestante*, « le seul pasteur de l'Eglise d'Aigues-Mortes qui nous soit connu. »

Depuis les travaux de M. Haag, il a été donné à M. le pasteur Auzière, par ses recherches dans les synodes provinciaux, dans les registres du consistoire de Nîmes et dans les archives locales, sinon de reconstituer la liste complète des ministres qui ont desservi cette Eglise, au moins d'y ajouter seize noms. En insérant ici ce premier